



Machiavel et la tradition anticléricale italienne au XIX^e siècle: le discours d'Atto Vannucci pour le quatrième centenaire de 1869

Laura Fournier-Finocchiaro

► To cite this version:

Laura Fournier-Finocchiaro. Machiavel et la tradition anticléricale italienne au XIX^e siècle: le discours d'Atto Vannucci pour le quatrième centenaire de 1869. *Laboratoire italien. Politique et société*, 2007, 7, pp.199-216. 10.4000/laboratoireitalien.146 . hal-01417756

HAL Id: hal-01417756

<https://univ-paris8.hal.science/hal-01417756>

Submitted on 28 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Laboratoire italien

Politique et société

7 | 2007

Philologie et politique

Machiavel et la tradition anticléricale italienne au XIX^e siècle

Le discours d'Atto Vannucci pour le quatrième centenaire de 1869

Laura Fournier-Finocchiaro



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/146>

DOI : 10.4000/laboratoireitalien.146

ISSN : 2117-4970

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 199-216

ISBN : 978-2-84788-124-0

ISSN : 1627-9204

Ce document vous est offert par Université de Caen Normandie



Référence électronique

Laura Fournier-Finocchiaro, « Machiavel et la tradition anticléricale italienne au XIX^e siècle », *Laboratoire italien* [En ligne], 7 | 2007, mis en ligne le 07 juillet 2011, consulté le 12 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.146>



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Machiavel et la tradition anticléricale italienne au XIX^e siècle. Le discours d'Atto Vannucci pour le quatrième centenaire de 1869

Laura Fournier-Finocchiaro
Université de Paris 8

Les études qui affrontent la question de l'historiographie machiavélienne au XIX^e siècle mettent en avant les nombreux écrits et témoignages qui évoquent Machiavel comme le « prophète de la nation italienne ». Machiavel a, en effet, été perçu par les contemporains du Risorgimento comme un penseur de l'unité italienne et un père du patriotisme¹. Or la présence de Machiavel au XIX^e siècle dépasse les œuvres maintes fois évoquées qui présentent le secrétaire florentin comme l'initiateur d'une vision réaliste de la politique et le représentant de la meilleure tradition italienne. En effet, l'Italie du Risorgimento et postunitaire est traversée par une forte idéologie anticléricale, très peu étudiée², qui oriente un certain nombre de recherches et de discours concernant Machiavel, qui sont loin d'être

-
1. Voir l'essai de C. Curcio, *Machiavelli nel Risorgimento*, Milan, Giuffrè, 1953, et notamment le chapitre *Machiavelli come mito del Risorgimento*.
 2. Il y a bien la thèse d'État de J.-P. Viallet, *L'anticléricanisme en Italie (1867-1915)*, Nanterre, Université Paris X, 1991, 8 vol., mais elle n'a pas fait l'objet d'une publication et sa diffusion reste aujourd'hui confidentielle. Sinon, pour les années 1848-1876, on peut encore consulter l'excellent essai de G. Verrucci, *L'Italia laica prima e dopo l'Unità. 1848-1876. Anticlericalismo, libero pensiero e ateismo nella società italiana*, Rome-Bari, Laterza, 1981.

négligeables³. Le discours de l'historien « néogibelin » Atto Vannucci, rédigé pour le quatrième centenaire en 1869, est une illustration particulièrement intéressante du mythe de Machiavel porte-parole des anticléricaux italiens. Atto Vannucci (1810-1883), partisan du principe unitaire en 1847-1849 et fidèle aux idées de Mazzini, fait partie des promoteurs du mouvement patriotique risorgimental en Toscane. Député puis sénateur du royaume, il est notamment l'auteur du recueil *I martiri della libertà italiana* (1848), qu'il met à jour jusqu'à sa mort, ainsi que de la *Storia dell'Italia antica* (1851-1855). Son discours de 1869, publié en volume par l'importante maison d'édition Le Monnier, est diffusé dans toute l'Italie et reçoit une critique favorable pour la finesse de ses analyses de la vie et de l'œuvre du secrétaire florentin. Il est aujourd'hui difficile d'accès car il n'a été conservé que dans très peu de bibliothèques italiennes. La reproduction ici de ses pages centrales fait apparaître l'image d'un Machiavel anticlérical qui mérite d'être approfondie.

L'Église, le Risorgimento et Machiavel

Au cours du XIX^e siècle, l'État pontifical représentait un obstacle majeur aux aspirations unificatrices italiennes. Cette question ne concerne pas uniquement les croyants, et elle est compliquée par la persistance du pouvoir temporel du pape même après l'unification italienne en 1861 et, après 1870, par la coprésence à Rome de la capitale d'un État national moderne et d'une institution de plus en plus universelle. Le problème représenté par la papauté pour la réalisation de l'unité nationale, ressenti depuis le Moyen Âge, avait trouvé sa plus célèbre expression chez Machiavel. Pour Machiavel, « l'Église a maintenu et maintient cette province divisée », parce qu'elle n'a été ni « assez puissante ni assez vaillante pour pouvoir s'emparer du reste de l'Italie et en devenir le chef », ni « assez faible pour ne pas faire appel, par crainte de perdre son autorité sur les choses temporelles, à un homme puissant, capable de la défendre contre celui qui serait devenu trop fort en Italie »⁴. Mais les dommages provoqués en Italie par le catholicisme ont été, selon Machiavel, bien plus profonds encore : la religion

3. Les rapports de Machiavel avec l'Église et la religion ont fait l'objet du volume d'E. Cutinelli-Rendina, *Chiesa e religione in Machiavelli*, Rome-Pise, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998, 336 pages, qui replace les réflexions de Machiavel sur la religion dans son temps et analyse précisément ses rapports avec l'Église. Mais les lectures anticléricales de Machiavel au cours du XIX^e siècle n'y sont pas évoquées.

4. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, A. Fontana et X. Tabet trad., Paris, Gallimard, 2004, p. 108-109.

catholique a non seulement divisé le pays, elle a affaibli moralement les Italiens, «devenus sans religion et mauvais»⁵.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, alors que l'Italie est dominée par l'ultracisme et l'antilibéralisme, l'œuvre majeure de Sismondi, *L'histoire des républiques italiennes au Moyen Âge*, publiée en 1819, redonne de la vigueur aux analyses machiavéliennes. Elles offrent un argumentaire précieux aux premiers courants anticléricaux qui commencent à s'organiser ainsi qu'aux tenants de l'idéologie «néogibeline». L'anticléricisme et l'anticurialisme constituent le motif central d'une vaste littérature diffusant l'idée que le catholicisme a constitué «le malheur de la nation italienne», qu'il l'a «dévirlisée».

Au même moment le pape, souverain des États de l'Église, promeut l'assujettissement des différents États envers la papauté et le respect du *statu quo* politique et territorial après 1815, c'est-à-dire le maintien de la domination autrichienne sur la péninsule. Par réaction, le libéralisme est nécessairement antipapal et l'ultracisme est assimilé à l'antipatriotisme. Alors que le véritable débat qui intéresse tous les intellectuels italiens est la place à attribuer à l'Église dans la révolution nationale, Machiavel est un des «classiques» les plus lus et les plus appréciés par les générations du Risorgimento. D'après l'historien Giuliano Procacci

si tratta - è vero - di letture non sempre convergenti: chi cercava nelle sue opere, come gli esponenti della storiografia e della letteratura neogibellina, il profeta dell'unità italiana e il fustigatore dei vizi del clero e della Chiesa, chi, come il Balbo, si attardava sulle pagine del Principe per ricavarne ancora una volta la conclusione della fallacia di ogni politica scissa dalla morale e chi infine su quelle dell'Arte della guerra nella speranza di ritrovarvi gli elementi di una prima impostazione democratica e giacobina del rapporto tra governanti e popolo [Pisacane].⁶

Les lectures de Machiavel au XIX^e siècle sont notamment au centre de la polémique opposant le groupe des écrivains «néogibelins» à Gioberti et au courant néoguelfe⁷. Ce dernier a représenté un courant historiographique important dans le Risorgimento italien : la proposition d'une Italie fédéraliste, sous la direction du pape - qui aurait conservé sa souveraineté temporelle sur les États pontificaux -, a semblé, même brièvement, la voie

5. *Ibid.*, p. 108.

6. G. Procacci, *Machiavelli nella cultura europea dell'Età moderna*, Rome-Bari, Laterza, 1995, p. 411.

7. Sur le néoguelfisme, on pourra notamment consulter A. Giovagnoli, «Il neoguelfismo», *Storia dell'Italia religiosa*, G. De Rosa dir., t. III, *L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1995, p. 39-59.

maîtresse pour réaliser l'unité nationale en accord avec l'Église. Cette proposition connaît son plus grand succès lorsque le pape Pie IX donne son appui à la guerre contre l'Autriche au cours des premiers mois de l'année 1848. Mais déjà l'allocution pontificale du 29 avril de cette même année met fin à cet espoir et la recherche d'une conciliation entre le catholicisme et la cause italienne se fait de plus en plus difficile. Après ce tournant, la proposition néoguelfe perd presque toutes ses chances et avec elle sa popularité, même si elle ne disparaît pas tout à fait et connaît un regain de popularité en 1860-1861⁸. Nous ne partageons pas le jugement de Croce⁹, qui assimile néoguelfisme et catholicisme libéral et attribue à cette tendance le mérite d'avoir poursuivi, dans le camp des modérés, les mêmes objectifs que les autres courants risorgimentaux : liberté et indépendance. Il s'agit là de positions différentes de celles de l'Église et du pape au cours du XIX^e siècle, généralement opposés au libéralisme et à l'unité italienne.

La tendance gibeline qui place en exergue Machiavel représente l'élément de comparaison de tout le mouvement néoguelfe. Les néoguelfes apparaissent, en effet, presque obnubilés par la critique de Machiavel, préoccupés par l'idée de la renverser et d'en démontrer le caractère non fondé, pour faire triompher leur idéal, ou au contraire ils l'utilisent non pas contre l'Église et le pape mais pour combattre les adversaires catholiques qui s'opposent à leurs propositions. En général, ils s'attachent, en rappelant la tradition médiévale, à présenter sous une lumière favorable le rapport historique entre la papauté et l'Italie. L'Italie aurait en réalité bénéficié de la présence du Saint-Siège sur son territoire : la présence de la papauté dans le pays aurait été un élément d'unité et non de division, de progrès et non de retard. Il s'agit d'une présence, pour les néoguelfes, qui aurait favorisé l'indépendance nationale et une tradition politique et institutionnelle spécifiquement italienne sans l'isoler pour autant de l'évolution européenne. Parmi les catholiques libéraux et les néoguelfes italiens (notamment Balbo et Gioberti), on peut remarquer la forte influence du traditionalisme français (de Maistre, de Bonald, Chateaubriand) qui attribue à l'Église et au pape un rôle fondamental dans la société. Mais les Italiens n'acceptent pas les positions politiquement réactionnaires qui prévalent au sein de ce courant. En effet, les néoguelfes prônent une pleine

8. Lorsque les tentatives de la diplomatie piémontaise pour amener Pie IX à renoncer spontanément à l'État pontifical et au pouvoir temporel s'intensifient. Cavour résume alors sa position dans la célèbre formule « libera Chiesa in libero Stato ». C'est ensuite la persistance d'un problème non résolu entre le pape et l'Italie qui explique la permanence d'un courant néoguelfe.

9. B. Croce, *Storia della storiografia italiana nel secolo decimonono*, Bari, Laterza, 1930.

conciliation entre l'Église et l'Italie et refusent les ambiguïtés du séparatisme entre Église et État, défendu notamment par Lammenais.

De l'autre côté, les historiens néogibelins construisent, notamment à partir de Machiavel, les principaux éléments de ce qui va constituer la culture anticléricale italienne au cours du XIX^e siècle. On retrouve dans leurs textes certains motifs anticléricaux et anti-papaux en partie analogues à ceux des catholiques modérés, dans les passages critiques vis-à-vis de l'État pontifical, mais pour le reste les préoccupations de type religieux les opposent en tous points. Il faut cependant distinguer une grande diversité de positions parmi les néogibelins et divers degrés d'anticléricisme (les tenants de l'irréligion étant somme toute très peu nombreux). Giovambattista Niccolini, avec sa pièce *Arnaldo da Brescia* (1843), est un des tenants de l'exaltation de la lutte anti-papale et anti-impériale conduite dans la Rome médiévale par le frère augustinien, au nom des idéaux politiques républicains et de ceux de la réforme religieuse. Niccolini introduit ici un thème, un symbole, qui aura un large écho dans la propagande anticléricale de l'Italie postunitaire (et que l'on retrouve dans les vers satiriques de Giuseppe Giusti et Vincenzo Salvagnoli, dans les récits et romans de Francesco Domenico Guerrazzi, chez les historiens Antonio Ranieri, Atto Vannucci, Giuseppe La Farina et Michele Amari, ainsi que dans les essais philosophiques et politiques de Giuseppe Ferrari) : le point commun de tous ces auteurs est leur polémique contre la conception giobertienne et néoguelfe de l'Église comme source de civilisation et comme promotrice du principe de nationalité (suivant ou contre sa volonté explicite). La papauté est au contraire pour eux l'ennemie séculaire de toute aspiration au progrès et à la liberté, et l'État pontifical l'obstacle fondamental à l'unité de la péninsule italienne.

Les hommes de lettres et historiens néogibelins sont vivement critiqués par Benedetto Croce (qui ne cache pas sa préférence pour les néoguelfes) : il fustige leur attitude méprisante, la légèreté de leur érudition, la forme rhétorique de leur exposition, ainsi que la superficialité de leur intelligence historique. Une seule idée historique guide les néogibelins selon lui : l'inéluctabilité de l'unification italienne et le concept machiavélien selon lequel l'Italie n'avait pas pu s'unifier, contrairement aux autres pays européens, à cause de l'État de l'Église. Ils distinguent une ligne historique du progrès, l'effort unitaire, ainsi qu'une ligne de régression, l'histoire politique de la papauté. Pour Croce, ils sont également coupables d'avoir interprété dans un sens univoque les leçons des premiers interprètes risorgimentaux de Machiavel, notamment celle de Foscolo. Ils ne retiennent parmi ses idées centrales à propos de Machiavel que celle qui visait à « illuminare l'Italia sull'azione della Chiesa, che si volgeva alle armi straniera » et réduisent la pensée de Foscolo à l'idée de laïciser la politique

nationale¹⁰. Ils ont également retenu de Mazzini sa tendance à faire de Machiavel une « barrière anti-romaine »¹¹ et citent ses réflexions sur la fonction de l'Église et sur ses positions face au problème italien¹².

Entre 1859 et 1871, l'unification territoriale de l'Italie s'est faite contre le pouvoir temporel du souverain pontife. Le pape, après la loi qui met fin à son pouvoir temporel en 1871, se considère « prisonnier en ses États » et condamne le nouveau royaume et ses souverains qui, comme Victor-Emmanuel II et son fils Humbert I^{er}, sont excommuniés. Le *Syllabus*, en 1864, réaffirme l'attachement intransigeant du pape à son pouvoir temporel, tandis que l'anticléricalisme a un rôle de ciment des partis de gauche (radicaux, républicains et socialistes) qui attirent une grande partie des intellectuels italiens (dont Carducci par exemple¹³), et devient même une politique gouvernementale, « l'anticléricalisme d'État », au moins jusqu'en 1891.

Parmi les tenants de la culture anticléricale, le nom de Machiavel est le plus souvent cité au sein d'une triade, Dante-Machiavel-Bruno, qui évoque les trois « grands », les trois pères de l'anticléricalisme italien. Quoiqu'il soit jugé mineur par rapport aux deux autres, et qu'on ne lui élève pas de statue, il reste tout de même l'un des principaux hérauts de l'anticléricalisme italien. Si le nom de Machiavel fut sensiblement moins populaire auprès des anticléricaux que ceux de Dante et même de Galilée, ses jugements furent partagés, à un moment ou à un autre, par tous les secteurs de l'anticléricalisme italien, des libéraux conservateurs aux démocrates¹⁴.

ATTO VANNUCCI ET LES CÉLÉBRATIONS DU QUATRIÈME CENTENAIRE (1869) — L'année 1869, deux ans après la tragique défaite garibaldienne de Mentana, est une année d'agitations importantes dans toute l'Italie : elle s'ouvre par les émeutes suivant l'application de l'impôt sur les farines (*tassa sul macinato*) et se poursuit par une alternance de révoltes et de répressions, de

10. U. Foscolo, « Fama e vita di Nicolò Machiavelli », *Edizione nazionale delle opere di Ugo Foscolo*, vol. 8, *Prose politiche e letterarie dal 1811 al 1816*, L. Fassò éd., Florence, Le Monnier, 1933, p. 19-63.

11. D'après l'expression de C. Curcio, *op. cit.*

12. Notamment dans *A un inglese* (1850), Mazzini reproche aux lecteurs de Machiavel leur attitude froide et pédante : G. Mazzini, *Scritti editi e inediti*, Milan, G. Daelli Editore, 1861-1891, vol. 8, p. 67. Mazzini, surtout dans les dernières années de sa vie, est un adversaire implacable des athées, des matérialistes et des libres penseurs ; mais ceci n'a pas empêché les libres penseurs de se revendiquer comme les fils spirituels de Mazzini, jusqu'en 1905 où le centenaire de sa naissance fut célébré solennellement par un congrès national de la libre pensée.

13. Voir L. Fournier, « Carducci et l'anticléricalisme », *L'Italie menacée. Figures de l'ennemi du xv^e au xx^e siècle*, L. Fournier dir., Paris, L'Harmattan (Questions contemporaines), 2005, p. 67-90.

14. Voir J.-P. Viallet, *op. cit.*, p. 1293. Viallet remarque cependant qu'il n'est pas cité par les anarchistes et les socialistes.

batailles parlementaires, de luttes entre partis et en leur sein. C'est aussi et surtout une année marquée par le premier concile du Vatican (Vatican I), contre lequel les libres penseurs venus de toute l'Italie organisent un anti-concile à Naples. C'est enfin l'année du quatrième centenaire de la naissance de Machiavel. Or le personnage phare des anticléricaux à ce moment-là n'est pas Machiavel, mais Savonarole : c'est en 1869 qu'un comité est mis en place à Florence pour l'érection d'un monument à Jérôme Savonarole, dont font partie notamment Niccolò Tommaseo, Gino Capponi, Raffaele Lambruschini, Bettino Ricasoli et Giuseppe Giusti.

Le centenaire de la naissance de Machiavel ne donne pas lieu à des célébrations monumentales et nationales comme celles en l'honneur de Dante quatre ans auparavant¹⁵. En 1868, un professeur d'histoire du lycée de Senigallia prend même l'initiative de rédiger un volume sur Machiavel¹⁶, dans lequel il appelle la municipalité de Florence à organiser des fêtes en l'honneur du secrétaire florentin, car rien ne semblait devoir être fait. Finalement, le centenaire est célébré localement dans plusieurs grandes villes d'Italie. La célébration principale a lieu à Florence, où elle prend la forme d'une fête privée dans le jardin des Orti Oricellari, qui appartient alors à la princesse Orloff, où le grand historien néogibelin Atto Vannucci prononce un important discours. Dans l'ensemble de l'Italie, on ne compte qu'un nombre limité de publications de circonstance¹⁷. Parmi les initiatives les plus importantes, la municipalité de Florence offre 10 000 livres aux promoteurs du centenaire, à condition que la moitié de cette somme soit destinée à récompenser le vainqueur d'un concours pour une monographie sur Machiavel. La commission promotrice est présidée par le sénateur et philosophe Terenzio Mamiani et comprend d'illustres professeurs, députés et sénateurs tels que Michele Amari, Michele Coppino, Mauro Macchi, Antonio Ranieri et Atto Vannucci. Ce n'est qu'après une dizaine

15. Dans ses discours napolitains, De Sanctis ajoute même : «Non è guari celebravasi a Firenze il centenario della nascita di Niccolò Machiavelli; ma questa solennità non è stata punto popolare [...] dalla festa di Machiavelli non è uscito altro che la conferma della tradizione popolare, secondo la quale Machiavelli sarebbe stato un gran furbo.» (F. De Sanctis, *Saggi critici*, L. Russo dir., Bari, Laterza, 1965, vol. 2, p. 350.)

16. E. Contini, *Machiavelli e il suo centenario*, Florence, Tip. Polizzi, 1868. Un exposé de ce même Contini est placé en annexe au discours du centenaire de Vannucci.

17. Le marché des publications de discours de circonstance, généralement prononcés par les poètes, les hommes politiques et les notables locaux à l'occasion des fêtes publiques, est pourtant en plein essor à l'époque. Ces documents offrent l'avantage de fournir un inventaire d'images rhétoriques de la période et ils permettent de dresser un tableau du langage de l'identité nationale à travers une rhétorique plus populaire que celle des historiens officiels. On peut consulter la liste des opuscules publiés à l'occasion des fêtes du Risorgimento dans le répertoire de F. Dolci, *Editoria d'occasione e mito del Risorgimento nell'Italia unita (1860-1900)*, Rome, Biblioteca di storia moderna e contemporanea, 1994.

d'années, en 1871, que le jury décerne la victoire à Oreste Tommasini pour son œuvre en trois volumes¹⁸.

À la lecture des pages centrales du discours d'Atto Vannucci, on peut remarquer qu'à l'occasion du centenaire, le ton de l'orateur – en grande partie semblable à celui d'autres orateurs de la péninsule – est très nettement anticlérical. Atto Vannucci retrace notamment la vie de Machiavel en donnant une importance primordiale à sa défense des « armi proprie », ce qui lui permet d'introduire son principal argument anticlérical : les papes ont fait venir les étrangers en Italie et ont ainsi contribué à sa domination par les différentes puissances européennes. Son point de départ implicite est le chapitre XI du *Prince* à propos du principat ecclésiastique (« Onde che, essendo venuta la Italia quasi che nelle mani della Chiesa e di qualche repubblica, et essendo quelli preti e quelli altri cittadini usi a non conoscere arme, cominciorno a soldare forestieri. ») Il identifie en Machiavel l'adversaire de « toutes les tyrannies politiques et religieuses » et réitère l'interprétation de Machiavel comme antipapiste :

Per lui il nemico più grande d'Italia era il papa: e prima d'ogni altro ne scrisse particolarmente e splendidamente l'atto d'accusa. Il papa con i suoi avari prelati e sua trista corte interpretando la religione non secondo la virtù, ma secondo l'ozio, per farla strumento di regno ha disarmato e impoltronito i popoli, ne ha uccisa la libertà, gli ha fatti vili e servi di scellerati oppressori.¹⁹

Il relie de façon linéaire les analyses de Machiavel concernant l'histoire italienne jusqu'au XVI^e siècle et à l'époque contemporaine, et contribue lui aussi à faire de Machiavel un prophète, mais un prophète du caractère néfaste des papes. Vannucci croit également lire chez Machiavel une accusation directement adressée aux prêtres qui, par pacifisme, auraient favorisé l'emploi de mercenaires dans les guerres d'Italie :

Tra le accuse del Machiavelli vi è anche che i preti non usi a conoscere e a trattare armi, per darsi riputazione nel temporale, presero, prima d'ogni altro, a soldar forestieri, dettero la patria e l'onore e la roba in custodia delle armi mercenarie, che poi, accolte da tutti, messero a ruba e a soqquadro l'Italia.²⁰

18. Aujourd'hui, voir O. Tommasini, *La vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli, nella loro relazione col macchiavellismo*, éd. facsim., Bologne, Il Mulino, 1994.

19. A. Vannucci, *Quarto centenario di Niccolò Machiavelli. Con una relazione di Efisio Contini*, Florence, Le Monnier, 1869, p. 15-16

20. *Ibid.*, p. 17.

L'INFLUENCE DU MYTHE — En octobre de la même année, dans son essai *L'uomo del Guicciardini*, Francesco De Sanctis renforce à son tour cette image de l'Italie contemporaine replongée dans le passé du XVI^e siècle, mais il laisse transparaître son scepticisme quant à la responsabilité du catholicisme et des papes dans les malheurs de l'Italie. Il décrit le XVI^e comme un siècle de dissolution sociale en citant des commentaires de l'époque (mais sans expliciter le nom de Machiavel) : « I frati e i preti, e anche parecchi storici, pongono la fonte del male nella rilassatezza de' sentimenti religiosi e de' costumi. » Puis il relie ces observations à l'actualité :

Anche oggi ci sono quelli che credono il Cattolicismo e il Papato salute o perditione d'Italia, ma sono opinioni oziose, che non lasciano traccia durabile sulle moltitudini; il Concilio ecumenico, che pure in altre parti d'Europa solleva così vivi odii e speranze, presso di noi non suscita né energiche opposizioni né gagliardi consensi.²¹

On entrevoit dans ces dernières déclarations le peu d'estime que De Sanctis accordait aux libres penseurs qui se réunissaient au même moment dans sa ville²², ainsi qu'aux arguments évoqués par Atto Vannucci ; mais force est de constater que les discours anticléricaux, qui persistent à prendre appui sur les déclarations de Machiavel, n'ont pourtant pas disparu de la péninsule et continuent à nourrir la pensée et à influencer les plus grands hommes de l'époque, de Giosuè Carducci à Francesco Crispi, en passant par Alberto Mario.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la prise de Rome le 20 septembre 1870 ne sonne pas le glas des revendications anticléricales et ne clôt pas définitivement l'époque des néogibelins machiavéliens. Au contraire, le mouvement de la libre pensée, qui prend naissance après l'Unité, se renforce après 1870²³. Les cercles, sociétés et associations laïques se multiplient dans la péninsule, aussi bien au niveau régional que national. Par leurs nombreuses initiatives, leurs journaux et leurs revues, les libres penseurs, au même titre que la franc-maçonnerie, contribuent au climat anticléric et même antireligieux qui domine l'Italie en particulier lors de

21. F. De Sanctis, *Saggi critici*, L. Russo éd., Bari, Laterza, 1965, II, p. 325.

22. L'anticoncile de Naples, organisé par le libre penseur Giuseppe Ricciardi, avait pourtant reçu l'adhésion de nombreuses personnalités du monde politique italien, notamment celle de Giuseppe Garibaldi. Sur l'anticoncile, on peut consulter le chapitre qui lui est consacré par C. Ceccuti, *Il Concilio Vaticano I nella stampa italiana (1868-1870)*, Rome, Edizioni Cinque Lune, 1970, ou encore le chapitre « L'Anticoncilio », in P. C. Masini, *Eresie dell'Ottocento. Alle sorgenti laiche, umaniste e libertarie della democrazia italiana*, Milan, Editoriale nuova, 1978, p. 133-144.

23. Pour une définition et une histoire succinctes de la libre pensée, voir G. Verrucci, *L'Italia laica*, op. cit., p. 179 et suivantes.

la période de la gauche historique, au cours des années 1880²⁴. Parmi ses représentants les plus éminents, on ne peut manquer de citer Giuseppe Garibaldi²⁵ et Alberto Mario²⁶. Ce dernier nous fournit des exemples significatifs d'expression de la culture anticléricale des libres penseurs républicains dans ses articles publiés, entre 1879 et 1880, dans la revue *Lega della democrazia*, dirigée par Alberto Mario et Ettore Socci, en collaboration avec Adriano Lemmi²⁷. Mario y défend notamment l'idée qu'il existait dans l'histoire italienne une tradition « païenne » allant de Masaccio à Carducci et Costa, en passant par les hellénistes du Quattrocento, les grands peintres de la Renaissance, l'Arioste, Machiavel, Vico, Leopardi et Foscolo. Il reprend en les amplifiant les critiques adressées au catholicisme par Machiavel et pointe son rôle néfaste aussi bien au niveau des individus que de la société : « Il cattolicesimo [è] come dottrina anti-umana e anti-scientifica che comprime e depaupera l'ingegno, è associazione anti-italiana e anti-patriottica che guasta il carattere. Il cattolicesimo riduce l'uomo imbecille o demente, il cittadino indifferente o parricida. »²⁸

Le nom de Machiavel continue à être abondamment cité dans la plupart des ouvrages publiés à propos du rôle de l'Église en Italie et dans les différentes productions (essais, journaux) des libres penseurs de la péninsule, au moins jusqu'au début du xx^e siècle. Le moment culminant des célébrations du Machiavel anticléricale est atteint en 1895, lors du vingt-cinquième anniversaire de la prise de Porta Pia, qui fait l'objet de grandes fêtes dans toute l'Italie²⁹. En effet, le nom de Machiavel revient de façon récurrente dans tous les discours de circonstance, les poèmes et les récits publiés d'un bout à l'autre de la péninsule. Le thème le plus fréquent est bien sûr l'affirmation qu'il a fallu abattre la papauté pour enfin créer l'État italien. C'est donc le chapitre XII du livre I des *Discours*, central dans l'analyse de Vannucci en 1869, qui est le plus abondamment cité. L'analyse machiavélique est

24. Voir dans ce sens Giovanni Spadolini, *L'opposizione laica nell'Italia moderna (1861-1922)*, Florence, Le Monnier, 1988, p. 106.

25. Garibaldi a adhéré et soutenu avec tout le poids de son prestige le mouvement anticléricale et celui de la libre pensée, même si, lorsqu'il s'exprime sur le problème religieux, ses idées se révèlent peu claires et souvent contradictoires.

26. Mario est notamment l'auteur de l'essai *La questione religiosa di ieri e d'oggi*, Florence, 1867, qui constitue l'un des documents les plus radicaux de l'anticléricisme des années 1860.

27. Grand maître de la franc-maçonnerie italienne à partir de 1885.

28. A. Mario, « Aratro, Nava, laicato », *Lega della democrazia*, 11 avril 1880, cité dans A. Mario, *Scritti politici*, G. Carducci éd., Bologne, Zanichelli, 1901, p. 25.

29. Ces célébrations ont été notamment étudiées par nous dans L. Fournier, *Le langage de l'identité nationale dans l'Italie libérale : rhétorique et patriotisme dans les discours commémoratifs lors du 25^e anniversaire du 20 septembre 1870*, mémoire de DEA sous la direction du professeur A. Fontana, université de Paris 8, 1998-1999, 161 pages.

perçue comme une affirmation indiscutable qui n'a rien perdu de sa validité plusieurs siècles plus tard.

Parmi les discours prononcés le 20 septembre 1895, on peut d'autre part citer deux exemples significatifs d'utilisation détournée de lexèmes machiavéliens : il s'agit du concept de « principato civile », employé aussi bien par le président du Conseil Francesco Crispi dans le discours qu'il prononce solennellement à Rome sur le Janicule que par le poète Giosuè Carducci, dans son texte-préface du livre *Come siamo entrati in Roma* d'Ugo Pesci. Tous les deux emploient cette expression pour indiquer la façon de gouverner de la papauté. On lit dans le discours de Crispi : « Non si comprende perché il Vaticano debba ancora ambire il principato civile per l'esercizio delle sue funzioni spirituali. »³⁰ De son côté, la rhétorique de Carducci s'appuie sur une reconstruction de l'histoire de la papauté visant à démontrer l'idée classique machiavélienne suivant laquelle le pouvoir temporel des papes a toujours été l'obstacle principal de l'unité italienne. Son texte se présente comme un véritable récit d'histoire ecclésiastique : il fourmille de descriptions et d'anecdotes à propos des principaux pontificats, et accorde un poids particulier aux méfaits des papes et aux périodes de décadence de l'Église. Il explique notamment : « Come in alcune democrazie il germe del potere assoluto dalle forme del principato civile, così nel bel mezzo della repubblica cristiana il papato si svolse dal vescovato, in Roma, la città imperiale e accentratrice, adottando a capo stipite San Pietro. »³¹ L'expression « principato civile », directement reprise du chapitre IX du *Prince*, fait partie des nombreuses manifestations de la présence des réflexions machiavéliennes dans le langage politique de l'époque et notamment dans les discours consacrés à la dénonciation de la papauté.

En somme, Machiavel est non seulement considéré comme un personnage privilégié parmi les nombreux adversaires de la curie romaine, mais son œuvre est également une source importante de thèmes et de lexèmes largement repris par l'ensemble de la classe politique et intellectuelle post-unitaire. Le discours de Vannucci, par son caractère précis et scientifiquement sérieux lorsqu'il retrace la vie et les grandes lignes de la pensée machiavélienne, a d'autant plus contribué à donner du poids aux lectures anticléricales du secrétaire florentin.

30. F. Crispi, *A GIUSEPPE GARIBALDI, IL 20 SETTEMBRE 1895 IN ROMA* [Rome, 1895].

31. G. Carducci, « XX Settembre », préface du livre d'U. Pesci *Come siamo entrati in Roma*, Milan, Treves, 1895, G. Carducci, *Edizione nazionale delle opere*, vol. XIX, *Poeti e figure del Risorgimento. Serie seconda*, Bologne, Zanichelli, 1937, p. 70 et suiv.

Annexe

Atto Vannucci, *Quarto centenario di Niccolò Machiavelli*, avec un texte d'Efisio Contini, Florence, Le Monnier, 1869, 88 pages (p. 5-18).

[...]

Aveva viaggiato più contrade d'Europa osservando acutamente uomini, usi, governi, istituzioni politiche, militari, economiche. In Francia vide la forza nell'unità e nelle armi; tra gli Svizzeri la libertà difesa dalla prima fanteria d'Europa; in Alemagna la prosperità e la potenza create dal viver parco, dai puri costumi del popolo, dalle armi bene ordinate. Pei costumi gl'Italiani coi Francesi e cogli Spagnoli gli apparivano allora *la corruttella del mondo*, e stimava che dovesse farsi ogni sforzo per guarire questo gran male; e quindi paragonando uomini, tempi e paesi, in questi Orti richiamò a studi più alti e più degni i suoi amici platonici. Parlava colla semplicità, colla gravità, col vigore, e colla severa eloquenza di un filosofo antico.

Temperatosi alla scuola dei virili consigli antichi mostrò che la fiacca educazione aveva corrotto gli uomini, e fatta questa patria debole e schiava. Dalla ricercate delizie del luogo pigliava occasione a mostrare che gli antichi si vogliono imitare nelle forti cose che facevano sotto il sole quando erano grandi, non in quelle che in loro decadenza fecero all'ombra di molli giardini. Male, diceva, ricercar loro statue per adornarne le case, e non armarsi di loro virtù. Fare rivivere le arti e le lettere antiche, a lui non pareva bastasse alla salute e alla dignità della patria.

Quest'uomo singolare dagli altri chiamavasi Niccolò Machiavelli, discendente di illustre famiglia popolana del Sesto d'Oltrarno.

La rivoluzione che alla passata di Carlo VIII (1494) cacciò via i Medici e richiamò a vita gli ordini liberi, poco appresso chiamò al maneggio delle cose pubbliche lui che della libertà era amatissimo: e presto fu segretario della Repubblica, e immortalò il titolo di quell'ufficio legandolo perpetuamente al suo nome.

Era nel vigore dei suoi 29 anni, e tutto l'ardore dell'animo, tutti gli studi e gli sforzi dell'alto ingegno dette alla patria. Per quattordici anni non vi è quasi opera pubblica in cui non mettesse la mano o il consiglio. La sua operosità infaticabile, lo zelo, la fede, l'accorto senno appariscono ogni giorno, quasi ad ogni ora. Lo provano documenti già noti da un pezzo, e altri recentemente stampati. Fu in ventitré legazioni, in Francia, in Germania, ai vari Stati d'Italia a trattare di accordi, a esplorare gli umori e gli andamenti dei governi e dei popoli: poi commissioni a governatori, a capitani, ad eserciti: poi istruzioni ad ambasciatori che egli ammaestra ad essere accorti, ma integri e non doppi: questioni di disciplina e di strategia, considerazioni

di sottile politica, giudizi sulle cose d'Italia e d'Europa; lettere, deliberazioni, decreti, provvedimenti d'ogni maniera che, mentre fanno sentire la sua potente parola, attestano come egli sapesse fortemente sostenere gli interessi e la dignità della patria: monumenti del suo animo, e delle idee che governarono la politica negli anni precorrenti la servitù e la rovina d'Italia.

Ivi si crede che la libertà ristorata non gode a Firenze vita né forte, né lieta. I nemici interni amoreggianti coi signori cacciati, le insidie degli Stati e dei tiranni vicini, i tradimenti dei soldati di mestiere, gli inganni e i soprusi dei falsi amici stranieri, la trista e rovinosa guerra di Pisa, resistente con energia indomabile, la ribellione di Valdichiana e d'Arezzo, e i furori di Giulio II tengono la Repubblica in agitazione e pericolo.

Pier Soderini creato gonfaloniere perpetuo, uomo dabbene, e tenuto amatore del popolo, non ha animo e forza da essere il dittatore che salvi la patria. Non basta porre davanti al palazzo della Signoria il David di Michelangelo vincitore del gigante Golia: i tempi grossi vorrebbero risoluti partiti: la politica dei mezzi termini e dell'aspettare i benefizi del tempo, ora, come sempre, fa perdere l'onore e lo Stato.

Il segretario intrinseco e fido del gonfaloniere, ne loda le oneste intenzioni, ma non ne spera alcun bene. Egli ha altre idee, altro animo: non gli piacciono le vie del mezzo che non tolgono i nemici e non procacciano amici: a suo credere una libertà nuova non può vivere senza spegnere i figliuoli di Bruto: i ribelli o si debbono riconciliare coi benefizi, o trattare in modo che non possan più nuocere: la giustizia e le armi vuole primi fondamenti allo Stato: pensa che senza forza sicura le città riescono a desolazione o a servitù; quindi consiglia provvedimenti gagliardi, e a toglier li perpetuo pericolo delle armi venali propone e con tutta sua forza sostiene l'ordinamento delle milizie cittadine; e alla fine ottenutone colla sua eloquenza il decreto, armato di pieni poteri corre il dominio a scrivere e disciplinare i nuovi soldati, e dopo prodigii di operosità, di devozione, di fermo volere giunge ad armare la Repubblica di soldati suoi proprii, pronti a difendere la libertà per difendere se stessi, e le famiglie e gli averi: e primo di tutti ebbe il vanto di ordinatore sapiente di una milizia nazionale in Italia: mostrando, colla disciplina da lui severamente ordinata, come una mente assorta nelle più alte speculazioni possa esser capace anche dei particolari delle più minute faccende, che altri crede convenienti solo ai volgari intelletti. In appresso tornerà a discorrere più splendidamente di questa grave materia: ma l'aver recata ad effetto questa idea capitale, anche se non avesse fatto altro, basterebbe ad onorare il suo animo e a dare reverenza al suo nome.

Aveva fatto quanto era in poter suo per salvare l'onore e la vita della libertà, ma alla grande tempesta mossa contro di lei non eravi resistenza

possibile. Per opera stessa del papa che furiosamente gridava *fuori i barbari*, piombò qui un flagello di belve di Spagna che riportarono sul collo a Firenze il giogo dei Medici: e il cardinale Giovanni, che poi fu papa Leone, tornò brutto del saccheggio di Prato e del sangue di quattromila cittadini uccisi da osceni ladroni.

La libertà di nuovo è cacciata via dal palazzo, e con essa il segretario parte pieno di dolorosi pensieri prevedendo vicina e *piangendo la rovina e servitù d'Italia*: e come probabilmente non dice bene dei nuovi padroni e dell'onta delle armi straniere, poco appresso lo tengono complice di una congiura, e dai dolci ritrovi degli Orti Oricellarii passa in lurido e orribile carcere. Nulla prova che partecipasse ai disegni dei giovani che vi perdettero la testa: anzi argomento a giudicarlo innocente è il sapere che non aveva fede nelle congiure le quali studiò lungamente, e che le giudicava imprese temerarie, pericolosissime, partiti da matti, buoni il più delle volte a rendere i tiranni più forti, più immani.

Ad ogni modo egli soffre in forte silenzio tutti gli strazi della tortura, e poi liberato dal carcere è confinato in campagna.

Là dapprima di distrae come può dai tristi pensieri attendendo alle cose della povera villa, andando a uccellare, leggendo pei campi e alla fontana ora Dante, ora i poeti d'amore, dietro al quale corre *per valli, boschi, balze e campagne*; e a sfogare la malignità della sorte, giuoca, scherza, contende all'osteria del villaggio, s'intrattiene coi villici, e piglia diletto a notare le diverse fantasie e i gusti degli uomini. Poi la sera ritrattosi a casa passa più solennemente il tempo nella sua biblioteca tra pensieri più degni di lui: conversa cogli antichi, gli interroga delle ragioni dei fatti loro, ed essi, com'egli dice, per loro umanità gli rispondono. Per quella conversazione «tutto trasferito in essi non sente più noia, dimentica ogni affanno, non teme la povertà, non lo sbigottisce la morte».

Egli ha ritrovato lo studio che gli riempie l'animo e gli inalza l'ingegno; è entrato in un campo in cui può spaziare a sua voglia in cerca di nuove e feconde dottrine. Sa di andare per via non pesta da altri, ma ciò non gli scema l'ardire, perché sente che se nel suo viaggio non potrà trovare tutto quello che cerca, darà esempio ed eccitamento a chi vorrà tentare la medesima prova. Col suo pensiero investigatore corre pel mondo antico, s'intrattiene coi popoli e coi reggitori, chiede ai filosofi politici i loro pensieri sulla democrazia e sulla tirannide; sta lungamente tra le grandi rovine di Roma, e dove altri pigliava materia a dispute di parola, di grammatica e d'arte, egli guidato da Livio e da Tacito ricerca la sapienza civile, i consigli, le tempre, i costumi, i voleri di quegli uomini che fortemente ordinando e governando se stessi conquistarono e governarono il mondo. Nel senato, nei comizi, nei tumulti del foro, in mezzo ai consoli, a dittatori, a tribuni, a patrizi, a plebei, a sacerdoti, ad auguri, a soldati vede tutto

ordinato con meravigliosa unità al fine della vita civile, e studia i modi usati a raggiungerlo, gli ostacoli incontrati per via, e i rimedii apparecchiati ai mali previsti; i freni posti a chi vuole opprimere, le armi date a chi non vuole essere oppresso, i provvedimenti perché la libertà viva e prosperi, e non si converta in licenza. Raccolto un numero grande di fatti ne indaga con acutissimo occhio le cause, ne cerca le relazioni, le somiglianze, le differenze, ne determina con sicurezza gli effetti, e inducendo e deducendo ne trae massime generali e leggi certe pel governo dei principati e delle repubbliche. E così usando la grande esperienza dei secoli e combinandola colla pratica degli uomini e degli ordini che vide in azione al suo tempo, crea, primo di tutti, l'arte politica fondata sulle prove della storia, e con nuovo ardimento la scioglie dai legami della teologia e della scolastica, la rende libera da ogni autorità, le pone unica legge la logica: e ne sorge splendidamente il nuovo e originale sistema che scritto dalla ragione sotto la dettatura della esperienza, ha fatto il suo nome immortale, e lo pone maestro solenne a quelli che vorranno maneggiare la politica, e fondare la scienza sui fatti, e speculare sulla filosofia della storia.

Ricco dei nuovi trovati torna a Firenze, e qui negli Orti Oricellarii legge i suoi grandi *Discorsi* ai suoi liberi amici, mostrando loro a quale uso debbano volgersi gli insegnamenti della sapienza antica: e come il passato debba essere norma a governare il presente, e ad argomentare l'avvenire, perché gli uomini d'oggi e di domani, con poche varietà, hanno la stessa natura, gli stessi umori, le stesse passioni e vanno ai medesimi effetti. Quindi la libertà fortemente ordinata, e tutti i provvedimenti civili, religiosi e militari di Roma, le deliberazioni sapienti, le risoluzioni gagliarde, la dignità ferma in ogni fortuna, l'obbedienza alle leggi, la forte educazione, le pubbliche e private virtù sono per lui cagioni di perpetui confronti, e divengono lezione e rampogna alle esitanze, alla debolezza, all'anarchia e alla servitù della gente moderna.

Niccolò Machiavelli era repubblicano caldissimo: i fondatori delle repubbliche pose subito dopo gli Dii, e nel confronto tra libertà e principato, la prima ebbe sempre le sue massime lodi; e i popoli governati da libere leggi celebrò come più amanti del libero bene, come più generosi, più giusti, più leali, più savii dei principi, studiosi soprattutto dei loro particolari interessi; e non credeva vero il proverbio: *Chi fonda sul popolo, fonda sul fango*. A Roma esaltò Bruto e Cassio, e altamente condannò l'usurpazione di Cesare: libertà cercò e chiese a Firenze. Ma egli pensatore profondo, e sottile osservatore delle cose, dei tempi e degli uomini, non poteva avere né i modi, né le idee di un settario; e i difetti dello stato popolare, l'instabilità, i capricci, gli impeti sconsigliati, le insanie, i facili inganni vide e notò. Sapeva che ogni cosa è buona a suo tempo, che vano è creare libertà fra gente corrotta, che gli umani disegni non

raggiungono l'intento quando non si riscontrano col proceder dei tempi. Più volte avvertì, e qui lo ripeté altamente, che le sette furono sempre causa di morte alla libertà fiorentina; e a tutti, come a lui, lo diceva tristemente la propria esperienza. Non poteva farsi illusione sulle forme possibili a imprimere su questa materia, quantunque richiesto da Leon X di consiglio per riformare lo stato di Firenze, egli, fedele al suo amore, proponesse la libertà in un governo misto, e ne scrivesse il disegno e i modi al papa che non ne fece nulla perché voleva altra cosa, e con intendimenti da volgo, alla gloria immortale promessa ai fondatori di forti e liberi ordini preferiva la ignobile soddisfazione di lasciare la patria in preda alle atroci ambizioni dei suoi.

Alla libertà rese testimonianza in ogni scritto, in ogni occasione fino agli estremi: e atrocemente lo calunniò chi, giudicandolo senza comprenderlo, lo disse insegnatore di tirannide; perché nel libro più incriminato, che egli compose subito dopo la carcere e la tortura, non fece altro che crudamente mostrare ciò che erano i principi dell'età sua, e con quali modi presero, e mantennero la dominazione nelle città: perocché a fare opera utile egli giudicò bene dire ciò che era, non ciò che doveva essere, e volle *andar dietro alla verità effettuale della cosa, non alla immaginazione di essa*. E tutto nella storia d'Italia a quel tempo mostra quanto sia verace quella terribile pittura di crudeltà e di frodi usate di necessità dai despoti per mantenersi in istato, perché tutti sorti da violenze e delitti, e quindi mal sicuri, diffidenti e bisognosi di essere volpi e leoni per conoscere i lacci e vincere i lupi. Egli scrive che allora per ottener certi effetti bisognava usar tali mezzi, ma non approva mai né loda le crudeltà e le perfidie, comeché conducenti al fine cercato; e mentre celebra con ogni lode i fondatori dei regni civili, continuamente dichiara scellerati e degni di terna infamia i tiranni antichi e moderni: e in un luogo famoso dei *Discorsi* dove ritrae le grandi sciagure di Roma sotto l'impero, la sua parola ordinariamente si tranquillava, si riscalda di nobile affetto e di fiera indignazione nel benedire ai principi buoni, e nell'imprecare ai mostri imperiali le cui infamie come quelle di altri, egli stimava bene di far conoscere al mondo per accendere gli animi liberali a fuggirle e a spegnerle. Così che a chi attentamente considera ogni parte apparisce che niuno con più forza di lui condannò tutte le tirannidi politiche e religiose, le quali per sostenersi si armano di efferatezza, e di frode. Ciò capirono quelli che più tardi lo scritto incriminato chiamarono libro degli uomini liberi, e lo capì del pari Voltaire, che stimando perniciosi tutti gli scritti rivelatori delle triste azioni dei principi anche coll'intendimento del farle aborre, si argomentò di distruggere l'opera del Machiavelli ponendole contro un nuovo libro pieno di declamazioni, a cui un altro tedesco rispose argutamente dicendo che le grida contro l'antico e sovrano maestro ricordavano le grida dei ladri contro chi inventò le lanterne.

Dopo aver condannato tutti gli imperi assoluti, solo in un caso e per un grande intento accolse e sostenne con forza l'idea di rivestire d'illimitati poteri un uomo che arditamente pigliasse a salvare la patria: vide l'Italia ridotta agli estremi partiti, e invocò e cercò gli estremi rimedi: ma nel suo pensiero anche questa necessaria dittatura era temporanea, e ad essa doveva succedere la libertà tostoché la grande opera della riforma e della redenzione fosse compiuta.

Sulle sciagure e sui futuri destini d'Italia meditò lungamente. Quando altri non curavano la miseria e la viltà della nazione contaminata da osceni tiranni domestici, e conculcata da feroci stranieri, egli nutrì la generosa idea della liberazione, e fece quanto poteva per destare un liberatore, per eccitare le genti a seguirlo, per armarlo di tutte le armi buone a conseguire la grande vittoria.

Per lui il nemico più grande l'Italia era il papa: e prima d'ogni altro ne scrisse particolarmente e splendidamente l'atto d'accusa. Il papa con suoi avari prelati e sua trista corte interpretando la religione non secondo la virtù, ma secondo l'ozio, per farla strumento di regno ha disarmato e impoltronito i popoli, ne ha uccisa la libertà, gli ha fatti vili e servi di scellerati oppressori. Secondo lui i popoli più vicini a Roma sono quelli che credono meno: pei tristi costumi di essa gl'Italiani sono divenuti irreligiosi e cattivi. Egli crede tanto in quella mala influenza che per corrompere e spegnere i forti costumi dei liberi Svizzeri giudica che basterebbe di mettere le loro terre sotto il governo della corte romana.

Il presente e il passato gli dicono che il papa è causa perpetua della rovina d'Italia, perché per amore alla sua dominazione temporale l'ha tenuta sempre divisa, impeditole di essere una nazione unita e forte come la Francia e la Spagna, e chiamato continuamente gli stranieri a nutrire le guerre intestine, a contrastare gli ingrandimenti italiani, a fare strazio disonesto di noi e delle cose nostre.

Di queste cose, sulle quali torna spesso lo storico e lo speculatore politico, rende testimonianza tutta la storia italiana. E oggi anche chi non meditò molto le storie, dai fatti veduti coi propri occhi ha imparato a giudicare rettamente i tempi passati, a sentire che il segretario fiorentino non calunniò la corte di Roma: tutti videro all'età nostra ripetersi gli antichi delitti, e i soldati stranieri calpestare e insanguinare le terre d'Italia ai cenni del papa benedicente ai carnefici e imprecante agli Italiani trucidati o impiccati; e oggi stesso lo vediamo congiurare contro di noi e fare ogni sforzo per uccidere la nuova vita che a noi costò tanti secoli di patimenti e di sangue.

Tra le accuse del Machiavelli vi è anche che i preti non usi a conoscere e a trattare armi, per darsi riputazione nel temporale, presero, prima d'ogni altro, a soldar forestieri, dettero la patria e l'onore e la roba in custodia

delle armi mercenarie, che poi, accolte da tutti, messero a ruba e a soquadro l'Italia: armi disunite, indisciplinate, studiose solo di loro stipendii, venali, ladre e violente nella pace, pronte a disertare nella guerra. Per esse Milano perdé la sua libertà, e Firenze ne corse pericolo: per esse Venezia in un giorno perdé a Vailà tutte le terre acquistate in 800 anni. Per loro viltà e tradimenti, niuno Stato resisté alla invasioni straniere, e Carlo VIII corse trionfalmente l'Italia, e nel partire batté gl'Italiani a Fornovo.

Non dignità, non libertà, non sicurezza, non vita senza cacciar via questa corrotta materia, questo obbrobrio di armi. La salute, la libertà, l'indipendenza stanno nel bene ordinare armi proprie, nel fare che l'esercizio di esse sia una istituzione dello Stato, non un mestiere di una classe di uomini traenti da esse la vita, e quindi interessati a turbare la pace, a perpetuare la guerra: l'ordine buono e utile a tutti sta nell'aver cittadini che esercitati nello studio delle armi in tempo di pace, le sappiano usare a difesa comune quando la necessità lo richiede, e poi, senza voler guadagno da esse, tornino ognuno a loro particolari faccende.

Questo disegno già con tanto amore recato ad effetto dal segretario fiorentino in Toscana, dopo nel suo pensiero si allargò a tutta Italia, e gli agitò costantemente l'animo e riscaldò di nuova vita i suoi scritti. [...]